



## Médiathèque Valais St-Maurice

**Etienne Barillier**

**25 janvier 2024**

**18h45-19h45**

Romancier, essayiste, traducteur, Etienne Barillier est né en 1947 à Payerne ; il a passé son enfance à Vufflens-la-Ville, et aujourd'hui, il vit à Pully.

Des études classiques le mènent tout naturellement à un doctorat à l'Université de Lausanne et à la publication de sa thèse consacrée à Albert Camus.

Chroniqueur pour le *Journal de Genève* et *L'Hebdo*, il collabore aussi régulièrement à la revue *ArtPassions* et à *l'Echo magazine*.

Professeur émérite à l'Université de Lausanne, il est également traducteur (de l'allemand, de l'italien, de l'anglais et du latin).

Son œuvre a été récompensée par plusieurs distinctions littéraires.

Peinture, musique, littérature sont au centre de son travail d'essayiste et de romancier.

**Auteurs de romans** parmi lesquels : *Orphée*, 1971, *Laura*, 1973, *Passion*, 1974, *Prague* 1979, *La Créature*, 1984, *Le Dixième ciel*, 1986, *Musique*, 1988, *Un rêve californien*, 1995, *L'Enigme*, 2001, *Le vrai Robinson*, 2003, *Ma seule étoile est morte*, 2006, *Un Véronèse*, 2010, *Piano chinois. Duel autour d'un récital*, 2011, *Ruiz doit mourir*, 2014, *Les Cheveux de Lucrece*, 2015, *Dans Khartoum assiégée*, 2018, *Rosina*, 2023, *Noor*, 2023.

Egalement **d'essais littéraires**, philosophiques et de musique parmi lesquels : *Albert Camus : Philosophie et littérature*, 1977, *Le Grand inquisiteur*, 1981, *Les belles fidèles : petit essai sur la traduction*, 1990, *Contre le nouvel obscurantisme : éloge du progrès*, essai, Genève, 1995, *B-A-C-H : histoire d'un nom dans la musique*, 1997, *Nous autres civilisations... : Amérique, Islam, Europe*, 2004, *L'Ignorantique : l'ordinateur et nous*, 2005, *Que savons-nous du monde ?*, 2012, *Vertige de la force*, 2016, *Exil et musique*, 2018, *Leonhard Euler - La clarté de l'esprit*, 2018, *Absolument la vie*, 2022, *Réenchâter le monde, L'Europe et la beauté*, 2023.

### **Noor (2023)**

Ou l'étrange destin de Noor Inayat Khan, devenue opératrice radio pour les services secrets de Churchill qui luttent contre les nazis durant l'Occupation.

« **Noor est née à Moscou**, le premier jour de l'année qui ouvre la blessure du vingtième siècle, 1914. Pourquoi Moscou ? Parce que **son père Hazrat Inayat Khan** est un soufi musicien, et qu'en compagnie de quelques acolytes, dont ses deux frères, il a quitté quatre ans plus tôt son Inde natale afin d'annoncer au vaste monde, à sons mélodieux, la religion de toutes les religions. Car il estime, après médiation, que l'humanité entière n'a qu'un seul Dieu. Il va consacrer sa vie à marier l'Orient à l'Occident, sous le signe de ce Dieu réconciliateur et musicien. »

Pendant ses quatre mois d'activité dans la région parisienne, elle maintint le contact radiotélégraphique avec Londres, l'informant sur les terrains de parachutage et sur les réseaux.

Dénoncée, arrêtée, emprisonnée, reprise deux fois à l'occasion de tentatives d'évasion, déportée, maintenue à l'isolement et enchaînée pendant neuf mois à Pforzheim, elle meurt le 13 septembre 1944, au camp de Dachau, sans avoir jamais parlé ni coopéré avec l'ennemi.

« A Paris, le 15 juillet de cette année 1944, le théâtre de l'Odéon joua Antigone de Sophocle (adaptation d'André Bonnard) en plein air, devant la Sorbonne.

France Noëlle, l'actrice qui tenait le rôle principal, devait élever la voix pour couvrir le bruit des avions qui survolaient la capitale. Le 17 août, la Gestapo pliait bagages et quittait l'avenue Foch pour prendre la direction du nord ; ce jour même, un dernier train emportait des Juifs à Auschwitz. Paris serait bientôt libéré. Noor ne pouvait plus parler, ne savait plus parler. Elle demeura dans cette prison jusqu'au 11 septembre à 18h.15, on le sait par le registre d'écrou. »

« Bruit et fureur, cruautés, injustices, ou, pour dire le moins, imperfection de la justice des hommes, et celle de Dieu se fait attendre. Etiam virtutes. Quant à ceux qui, en Angleterre, formèrent Noor et décidèrent de l'envoyer en mission, donc à la mort, qu'en pensèrent-ils après la guerre ? »

### **Rosina (2023)**

Sur l'île de Capri, Sophia, jeune étudiante travaille dans l'hôtel que tiennent ses parents, et dans lequel le peintre Théobald Chartran séjourne.

Chaque soir, il lui raconte ou écrit un épisode de l'histoire de **Rosina Ferrara**, née en 1862 à Capri et décédée à New York en 1935, et qui servit de modèles à de nombreux peintres, dans les années 1870. Entre autres, Jean Benner, Charles Edmond Daux, Hermann Corrodi, Charles Sprague Pearce, et Sargent.

« Sargent ne fit à Capri qu'un séjour de quelques semaines, d'abord au Marina Hôtel, puis chez Franck Hyde, au monastère abandonné de Santa Teresa qui se trouve, comme vous le savez mieux que moi, sur le territoire d'Anacapri. Puis il partit pour Paris, l'Espagne, le Maroc, l'Italie à nouveau, mais le nord, c'est-à-dire Venise. Rosina d'ailleurs occupait une place si modeste dans son cœur qu'il distribuait, comme on envoie des cartes postales, les portraits qu'il avait faits d'elle ; on dit même qu'il en laissa traîner chez Hyde, dans la pièce qui lui servait d'atelier. Quant à Rosina elle-même, il ne prit même pas la peine de la payer pour ses séances de pose. »

« L'adolescence de Rosina passa, elle devint une belle femme adulte. Au moment où Sargent la saisit par sa peinture, l'évidence de son mystère et de sa sauvagerie, le plus souvent secrète, mais parfois explosive, frappait tout le monde. L'adulte, elle, sembla lentement s'assagir, si l'on peut ainsi parler. Nous disposons d'une œuvre d'un certain Edmond Jean de Pury, qui la peignit lorsqu'elle avait 21 ans. Magnifique visage, pose tranquille, altière, douceur du regard, mais flamme encore derrière la douceur, et qui l'alimente. Nous pouvons ainsi saisir le moment de transition, qui débouchera sur la femme dans sa pleine maturité, telle que son mari lui-même va la peindre. »

Elle épousa en 1891, George Randolph Barse (1862-1938). Pourtant « La rumeur a toujours dit que Rosina avait été mère d'une enfant cachée, dont le père aurait été prince. Le prince en question n'était autre qu'un seigneur de la pensée ! Il y a là de quoi méditer : Rosina sut qu'elle avait été l'amante éphémère de Nietzsche, mais Nietzsche, lui, n'a pas su qu'il était devenu père. L'eût-il appris, je crois pouvoir affirmer que là encore, sa philosophie en aurait été transmuée, et pour le meilleur. Sans perdre sa force vitale, elle aurait subjugué sa puissance de mort, dont le nazisme a fait le pire usage. »

En 1934, aux Etats-Unis, elle succombe à une pneumonie. Son mari se suicide 4 ans plus tard.

### **Absolument la vie (2022)**

Fils de pasteur, dans un village des années 1950, l'auteur fait du monde et de ses rudesses, mais aussi de la religion et de ses exigences, une expérience anxieuse.

« Mais tant qu'il fut au village, l'enfant vivait comme un prince désargenté : la cure était immense, avec son grenier à confitures, sa cave à l'odeur de terre noire, le vaste pré qui s'étendait derrière elle, le non moins vaste jardin qui la flanquait et dans lequel il cultiva son carré de radis, la haie aux mûres jamais acides, le chemin de gravier, piste à vélos et poussette devenue pousse-pousse ; la chasse aux papillons, avec son frère ; la chasse aux champignons, avec sa sœur, son frère, son père, mais non sa mère qui devait chaque après-midi, impérativement, impérieusement, se reposer : tuberculose oblige. »

« Celui qui m'a le mieux permis de le faire alors (secouer le joug parental), c'est peut-être bien mon père lui-même qui, lorsqu'il oubliait sa gravité pastorale (assortie d'un moralisme dont la rigidité faisait hocher la tête à plus d'un de ses confrères), jouait fort bien du piano, de la flûte ou de l'ocarina, chantait tout aussi bien, composait de la musique (des œuvres religieuses mais aussi des valses ou des marches), écrivait des pièces de théâtre, réalisait de remarquables constructions en meccano, savait rire et pilotait son Hillman à tombeau du Christ ouvert, sur les routes point encore tous asphaltées qui,

*dans sa paroisse, le conduisaient d'un village à l'autre et d'un culte à l'autre. Les paysans qui voyaient passer ce bolide dans un nuage de poussière devaient avoir quelques peine à reconnaître le pasteur qu'ils considéraient en chaire, empreint de toute la componction requise, dans sa robe noire au rabat blanc dont les manches, même s'il ne le cherchait pas, faisaient leur effets spirituels, hypnotiques et lents. »*

La foi, la souffrance et la mort sont certes difficilement conciliables. Mais la Beauté et l'Amour ?

*« Il n'est pas étonnant que Mychkine profère sa fameuse phrase en contemplant le portrait de Nastassia Philippovna, dont il est mortellement amoureux. Je ne l'ai compris que lentement, et je ne me flatte pas de l'avoir tout à fait compris même aujourd'hui : s'il est une beauté qui se donne à désirer, il en est une autre qui se donne à contempler sans torture, à aimer sans détresse. Ce n'est pas à dire que l'une serait inférieure à l'autre, ni que l'une, nécessairement, s'oppose à l'autre. Mais ma fascination pour Dostoïevski et ses amours sacrificielles, pour Baudelaire, et sa postulation des nerfs, pour Platon et son Eros à la recherche douloureuse du Beau, du Bien et du Vrai me faisaient manquer la beauté qui se donne sans rien attendre, ni notre vertige ni notre désir ni notre souffrance. Monique m'a fait prendre conscience que cette beauté, bel et bien, existe. La beauté ne sauvera pas le monde, mais elle sera le monde. »*

*« Tant qu'elle a gardé sa conscience Monique a sans doute cru en quelque chose que je ne puis croire, les retrouvailles dans l'éternité. Pour moi, c'est dans le seul temps qui me reste que je peux, que je veux la retrouver. Je ne pense pas la trahir en écrivant cela, car son éternité, c'est à coup sûr une vie bien vivante, bien proche de celle qu'on connaît ici-bas quand elle est heureuse. Une vie qui se chauffe à la vie terrestre comme le chat se chauffe au soleil. Une vie qui n ressemble ni au paradis d'Augustin ni à celui d'Angelico, mais tout simplement à celle que son existence d'enfant et de jeune fille a connue, et qu'elle n'a eu de cesse de m'offrir en partage. De ce jardin, riche des fleurs et des paysages qu'elle savait contempler, des êtres et des œuvres qu'elle savait aimer, riche surtout de son élan, de sa clarté, de son courage, les portes ne se sont pas refermées. »*

### **À la recherche de Vinteuil (2021)**

ou le portrait poignant d'un musicien, compositeur maudit, âme tourmentée qui aurait pu inspirer le Vinteuil de Proust.

*« La vie tragique de feu mon cousin Louis Lefèvre, les manifestations précoces, chez lui, d'une sensibilité sans doute créatrice, mais qu'il faut bien qualifier de malade, d'une sorte de manie obsessionnelle et d'une mélancolie profonde, n'ont pas joué le dernier rôle dans le choix que j'ai fait de ma profession. J'ajoute sans rougir, et d'emblée, que je me suis toujours senti, dès mon enfance même, une responsabilité vis-à-vis de Louis. Que j'eus pour lui l'affection la plus vive et, j'ose le dire, la plus dévouée, jusqu'au jour où il commit des actes que je ne pouvais ni comprendre ni pardonner. Mais sa mort les a suivis de peu. Quelle tristesse, quelle défaite, quelle détresse ! »*

Lorsque le choléra emporte ses parents, Louis Lefèvre est recueilli par son oncle et sa tante. La musique devient son refuge. Mû alors par un rêve de liberté, il consacre une inoubliable symphonie à la Révolution de 1848 et à la Commune.

1868, Louis épouse Judith qu'il a sauvé du suicide, croit-il, « *Ce mariage, il y tenait comme au signe tangible, irréfutable, que sa vie avait changé, et qu'il rejoignait la communauté humaine, lui qui s'en était toujours éloigné parce que les raisins étaient trop verts. »*

Et lorsque Judith lui annonce qu'elle est enceinte, Louis a « *l'impression qu'un enfant, chair de leur chair, lui permettrait, après le mariage, première étape de son entrée dans le monde des humains, de rejoindre définitivement le sort commun, d'être apaisé, réconcilié. »*

Pourtant l'arrivée de cet enfant ne calme pas le couple qui se distance de plus en plus, tandis que les troubles renaissent chez Louis. Gagné par la folie, il détruit alors son œuvre et se transforme en prédateur, s'adonnant à une passion monstrueuse.

*« Louis avait voulu faire de sa propre musique une tentative de rachat et peut-être se rendait-il compte, de plus en plus clairement, que l'art ne sauve pas l'artiste. Qu'il se nourrit de ses démons, donc ne les tue pas. La musique si belle soit-elle, laisse le musicien se débrouiller avec sa vie. »*

« Un créateur véritable ne sait-il pas, même s'il ne se le formule jamais, que son œuvre n'est pas à mettre en balance avec sa vie, et que si cette dernière est aussi ratée que possible, cela n'entraîne pas que l'œuvre le soit, et qu'il faille donc la détruire ? Ou s'il ne sait pas, est-il un créateur véritable ? »

### **Ruiz doit mourir (2014)**

Printemps 1917, deux peintres se trouvent à Rome. **John William Godward**, néo-classique, horrifié par une modernité qu'il ressent comme inhumaine et destructrice, convaincu que l'art doit magnifier le corps et que la vérité doit être voilée, et **Pablo Ruiz**, qui est capable de tout, et « *prétend tirer de la laideur une beauté nouvelle, ou pire, dépasser l'opposition de la laideur et de la beauté, les anéantir l'une et l'autre.* »

Pablo Ruiz qui n'est autre que Picasso, a rejoint les Ballets Russes à Rome et travaille, sous l'œil de Diaghilev, au décor de *Parade*.

C'est dans son atelier, à deux pas de la Villa Médicis, que John William Godward qui aimerait rencontrer Ruiz, qui rêve d'arrêter sa main sacrilège et de le convertir à ce qu'il considère comme la beauté éternelle, découvre son tableau, le *Bordel*.

« *Mais devant le Bordel, je me cabrai... C'est justement lorsqu'on éprouve dans tout sa puissance l'atrocité du monde et l'inhumanité des hommes que l'on doit chercher, dans l'art, ce qui la combattra !* »

« *Torturés, déformés, ravagés, mais lisses, absolument lisses, tels sont les corps abstraits de ces putains abstraites. Si vraiment ce tableau dit la vérité, il dit alors que la violence et la guerre, après avoir disloqué les corps et les âmes, les efface et les annule.*

*Adieu beauté. Je sais : ma faiblesse, et celle de bien de mes amis ou maîtres, c'est que notre splendeur picturale ne se souvient pas assez de la souffrance, et n'est pas conquise sur assez d'horreur.* »

« *En réalité, avec ce tableau monstrueux, il s'est contenté de terroriser son entourage, artistes compris, comme il l'avait fait avec les peintures de Casagemas mort. Puis il a passé son chemin : désormais il s'amuse à dessiner des arlequins et des bouquetières, voire la villa Médicis, comme ferait un sage écolier, quand il n'amoncelle pas des cubes insignifiants.* »

### **Les cheveux de Lucrece (2015)**

« *Elle fascine, la boucle de cheveux de Lucrece Borgia, conservée à la Biblioteca Ambrosiana de Milan, dans un véritable ostensor, un reliquaire païen. Pas une simple boucle, non, une longue mèche prolongée en boucle, souple, translucide, élégante, le plus tentateur, le plus doux des serpents. Lucrece Borgia, fille de pape, et dont la rumeur fit un monstre. Mais la rumeur n'est-elle pas calomnieuse ? A l'Ambrosiana le visiteur le moins imaginaire, le plus placide, se sent remué d'une émotion, titillé d'une interrogation : dans cette chevelure, puis-je voir le vice ou la vertu ?* »

« *Un jour, cette mèche fascinera deux garçons, deux camarades d'école qui, plus tard, feront la connaissance d'une autre Lucrezia, et chercheront tous les deux à l'atteindre, prétendront tous les deux la comprendre. Deux enfants blonds comme elle, beaux comme elle, âgés de treize ans lors de la sortie scolaire qui leur permit de voir le reliquaire païen.* » (p. 8)

Clément est bon élève, mais ne sait pas se battre. Arnaud a des facilités mais n'est guère persévérant. Il a par contre des notions de judo. Clément est d'une timidité maladive. Arnaud n'a aucune réserve.

2000, Lucrezia arrive au lycée. Fille d'orfèvre, longs cheveux blonds, dureté pâle dans le regard, orpheline de mère.

« *Elle ressemblait peut-être à Lucrece Borgia, mais non moins à cette autre Lucrece, Lucrezia Buti, celle-là même qui, enlevée par le moins Filippo Lippi, fut peinte en Madone sublime.* »

« *Ce qui faisait son admiration, et aussi, peut-être, sa crainte, c'est que décidément, même après plusieurs jours, il avait l'impression que les cheveux de Lucrece étaient tout son être, immortels, pâles, élégants, bouleversants et froids. Une lumière, oui, une flamme peut-être, et cependant une lumière sans chaleur, une flamme sans brûlure.* »

Clément tombe éperdument amoureux. Et un soir, la raccompagnant, chez son père, il découvre une boutique qui ne paie pas de mine...

*« L'espace était sombre, toutes ces belles choses imposaient silence, et les cheveux de Lucrece ordonnaient ces belles choses. Je crois que je dois partir, dit Clément. Il préférerait le dire lui-même, avant qu'elle ne l'éconduise, même gentiment. Elle lui dit au revoir avec une certaine douceur. Il sortit sans se retourner, comme doit le faire Orphée. »*

C'est là que Franco Amati crée des chefs-d'œuvre, tel ce diadème qui lui a été commandé par un riche client oriental et dont il coiffe sa fille devant Clément pour se rendre compte de l'effet qu'il donne:

*« Le diadème était d'une telle finesse et les petits diamants incolores qui servaient de suite et de traîne au diamant principal si discrets dans leur lumière que l'on ne voyait que le front de Lucrezia, les cheveux de Lucrezia, et ce bijou vaste et profond, or sur d'autres ors, qui ne les éteignait pas mais leur servait, au contraire, d'étoile au profond de leur ciel. »*

Mais le jour suivant, la boutique est braquée par deux hommes...